

TROP D'ARGENT

Les Olympiades modernes sont fortunées. On s'accordera aisément à reconnaître qu'elles n'ont point jusqu'ici manqué d'argent. Mais nous irons plus loin. Nous dirons qu'elles en ont eu trop. Et cette richesse excessive paraît regrettable pour deux raisons. La première, c'est qu'il est à craindre de voir monter l'estimation des dépenses nécessaires au delà de toute vérité, ce qui découragerait certains pays, certaines cités aptes à organiser de très belles olympiades, parfaites aux points de vue de l'esthétique et de la technique. Ces pays, ces cités s'alarmeront devant l'énormité des frais en comparant leurs ressources avec les sommes dépensées en semblable circonstance par telle ou telle nation. Ces dépenses pourtant sont-elles essentielles? Nullement. Qu'on se rappelle le budget dressé pour les Jeux Olympiques de 1908, lorsqu'ils devaient avoir lieu à Rome. Il suffit de prendre connaissance du plan projeté pour se représenter à quel degré de beauté aurait atteint la IV^e Olympiade, répartie entre le Capitole, les Thermes de Caracalla, la rive du Tibre et la villa Borghèse. Tout était prévu de ce qui en devait assurer le succès et cependant le total des devis ne s'élevait qu'à un chiffre tout à fait modeste. Il y a donc un premier inconvénient — et très sérieux — à ce que l'on consacre à la célébration des Olympiades des sommes trop fortes.

Il y en a un second plus sérieux encore quoiqu'indirect. C'est de rendre possible la construction d'édifices définitifs au lieu des installations provisoires qui conviendraient. De même que le stade d'Athènes a survécu aux Jeux de 1896, celui de Stockholm va survivre aux Jeux de 1912. Au pied de l'Acropole, le rétablissement dans sa forme et sa matière primitives d'un monument que des siècles d'histoire ont consacré, s'explique assurément.

Mais Idrottsparken — bien dénommé — devrait, la V^e Olympiade terminée, reprendre son aimable figure de parc des sports

où tout est arrangé en vue de l'homme de sport et où le spectateur est négligé. Nous sommes bien obligés de le répéter, le spectateur sportif est devenu une plaie. Il abaisse le niveau moral du sportsman, lui inspire des préoccupations étrangères à l'acte qu'il accomplit et des ambitions qui ne sont point nobles. Or, quand on a construit un stade avec vingt mille places dedans, il faut bien l'utiliser. Si un athlète accepte bien de jouer ou de combattre sans presque de spectateurs, il lui sera très désagréable de le faire devant des gradins vides. Alors on s'ingénie à les remplir, ces malheureux gradins. On bat le rappel. On cherche des occasions de fêtes sportives. Et le sportsman peu à peu devient un acteur grisé par les applaudissements et toujours surexcité par la soif qu'il en éprouve. Leur crépitement résonne d'avance dans ses oreilles et, du véritable athlète tel que nous cherchons à le faire revivre pour l'ennoblissement de la civilisation présente, il n'a bientôt plus que le nom.

Voilà les résultats très fâcheux d'un excès de richesse. Il vaut d'y réfléchir et de voir si les pouvoirs organisateurs des Olympiades ne devraient point s'imposer de rester dans le provisoire et de n'employer en tous cas les fonds superflus dont ils disposent à aucune installation permanente destinée à accommoder les spectateurs. Si l'on profite de l'occasion pour faire du permanent, que ce soit au profit des seuls athlètes.

LA RHOMPAÏA

Vers l'an mil, parmi les troupes mercenaires qui se trouvaient au service de l'empire grec, figuraient au premier rang ceux qu'Anne Comnène, dans ses mémoires, appelle les « mercenaires porte-hache ». C'étaient des Ross (russes) et des Varègues (scandinaves). Recrutés avec soin, ils dépassaient tous leurs camarades en force et en stature. Les empereurs les choyaient. Byzance les admirait et les redoutait. Presque tous les autres corps mercenaires, Hongrois, Petchenègues, etc..., étaient des cavaliers.